

Zeitschrift: Jahrbuch der Schweizerischen Philosophischen Gesellschaft =
Annuaire de la Société Suisse de Philosophie

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 3 (1943)

Artikel: Contribution à l'étude de l'existentialisme : un représentant de
l'existentialisme en Italie: Nicola Abbagnano

Autor: Rageth, Georges

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-883868>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Contribution à l'étude de l'existentialisme

Un représentant de l'existentialisme en Italie: Nicola Abbagnano

par Georges Rageth

Dans l'annuaire de la Société Suisse de Philosophie, Vol. II, ont paru déjà deux articles traitant de « l'existentialisme », l'un par M. le Dr Heinrich Barth, exprimant dans un article intitulé « Philosophie der Existenz » des idées personnelles sur ce sujet, et un autre, très fouillé, de la plume de M. le Dr Spiess, portant le titre « Wege der neueren Philosophie zu Martin Heidegger ».

Si cette année encore nous y revenons en l'étudiant dans un auteur italien, c'est parce qu'un des buts mis en avant lors de la fondation de la société philosophique « Innerschweiz » était précisément le désir de garder le contact avec les divers mouvements d'esprit qui préoccupent nos voisins, qu'ils soient au delà du Rhin, du Jura ou des Alpes.

Que l'existentialisme joue un rôle prépondérant chez nos voisins du Sud, cela ne me semble pas douteux, et parmi les promoteurs de ce mouvement Nicola Abbagnano tient certainement une place de choix. Enzo Paci dans sa brochure « L'esistenzialismo » dit: « La linea maestra dell'esistenzialismo è quella che va da Heidegger ad Abbagnano. »

Pour le moment nous laisserons de côté cette ligne qui va de Heidegger à Abbagnano, pour nous attaquer directement à la philosophie de ce dernier. Quelle idée se fait-il de la philosophie? Il faut d'abord nous libérer, dit-il, du préjugé qui veut que la philosophie ne soit qu'une discipline particulière, une « particolare disciplina », comme le serait une science quelconque, qu'elle ne soit que le « travail » d'un cercle restreint de personnes qui vouent leur activité à l'étude d'un genre spécial de problèmes et qui grâce à ce travail arrivent à élaborer et à accepter une « doctrine ».

Elle est cela, mais elle est plus et mieux que cela. Si elle n'était que cela, elle serait incapable d'exprimer le sens de la vie.

* * *

Fera vraiment œuvre philosophique, celui là seul qui, ayant reconnu les limites et l'étroitesse d'un système philosophique, ne s'arrête pas là, mais s'efforce de le dépasser, pour aller rejoindre au delà de tout système, une forme d'expérience ou de vie, qui soit à même de donner le sens total de la vie.

Faire de la philosophie, « filosofare », est donc, dans le sens plénier du mot, saisir dans un acte libre le sens total de la vie.

S'occuper des problèmes philosophiques, c'est donc porter ses investigations sur l'être intime de l'homme, non seulement de l'homme en général, mais de chaque homme dans son existence concrète. C'est pour l'homme se demander ce qu'il est en lui même, déterminer ses responsabilités, prendre des décisions.

Ces investigations personne ne peut les faire à sa place, personne ne peut prendre ces décisions pour lui.

La philosophie sera donc une œuvre strictement personnelle.

De la décision prise par lui librement naîtra le problème philosophique qui ne sera pas un problème portant sur une certaine doctrine, sur une certaine recherche, mais sur le fondement même de toute investigation, de toute doctrine.

C'est la philosophie prise dans sa signification humaine, c'est le problème de la nature de l'existence que l'homme se pose par rapport à lui-même, à son être intime.

Considérée sous cette forme problématique, il ne peut être question que de l'existence humaine, de l'être qui appartient à l'homme seul.

Un homme se décide à entreprendre un travail auquel il devra vouer une grande partie de sa vie. Il lie sa vie à la vie d'une personne ou d'un groupement d'hommes. Cette décision procèdera de sa volonté, mais elle ne sera pas seulement un acte de volonté, parce qu'elle engage tout son être et c'est pour cela qu'on le nommera un *acte existentiel*. Cet acte impliquera nécessairement une *indétermination réelle* et par suite un *risque*.

Le travail peut réussir ou non. Quelle sera l'issue de cette union avec cette personne, avec ce groupement d'hommes?

Cette indétermination réelle, cet état problématique fondamental fait partie intégrante de tout acte existentiel.

Je connais cette indétermination, le risque qu'elle comporte, et c'est de cette connaissance même que jaillit ma décision.

Cette indétermination problématique exprime la nature de l'acte existentiel en tant qu'il procède *au delà* de soi, en tant qu'il donne origine à un mouvement qui *de* quelque chose va à quelque chose, et par là soude ensemble la phase initiale et la phase finale.

L'état problématique intérieur à l'acte existentiel constitue ainsi *l'unité* entre une situation *antérieure* à l'acte et une situation qui se trouve *au delà* de l'acte, dans l'avenir, et qui *doit* être, en vertu même de l'acte, la garantie de la continuation et de la réalisation du passé.

Le mouvement qui dans l'acte existentiel unit le passé à l'avenir par la décision présente, constitue, dans l'avenir, une situation qui *peut ne pas être* mais qui *doit être*.

C'est ce mouvement propre à l'acte existentiel authentique, cette soudure d'une situation future qui est indéterminée dans ses possibilités, mais qui *doit* être, avec une situation initiale, qu'Abbagnano appelle « *Struttura* ».

Nous traduisons ce mot « *struttura* » par le mot *structure* mais en lui laissant le sens que lui donne Abbagnano. Il exprime la nature de l'acte existentiel en tant qu'il est un acte d'indétermination problématique. La structure réalise l'unité du passé et de l'avenir, par une décision qui pose dans l'avenir la signification du passé.

La structure exprime un mouvement qui est toujours accompli et achevé en soi, mais par ailleurs toujours ouvert vers l'avant, allant toujours de l'avant.

Tout acte existentiel authentique, tel qu'il a été défini plus haut, comporte donc une décision de laquelle découlent un risque et une responsabilité.

Il y a, cela est évident, des actes où cette décision manque, des actes dans lesquels l'homme préfère éviter le risque engendré par la décision, refuse d'affronter la responsabilité d'un choix décisif. L'homme alors *se laisse vivre*. Il est dans la *dispersion*. Son existence ne soude pas le cercle de la « structure ». Il ne s'ouvre pas vers l'avenir.

Dans la décision constitutive de la « structure », l'homme s'iden-

tifie réellement avec la possibilité que comporte son choix. Il se réalise dans le choix de cette possibilité qu'il fait sienne. Il n'est plus balancé par des possibilités diverses qu'il abandonne tour à tour. Il a reconnu la possibilité qui est la sienne propre et qui est constitutive de sa personnalité, et c'est en elle qu'il réalise sa personnalité dans l'unité.

Il se possède entièrement. A la richesse apparente de la multiplicité il a substitué la richesse réelle de l'unité d'une vie pleine.

Il reste fidèle à lui-même. Et c'est dans cette fidélité qu'il exprime parfaitement le sens de la « struttura ».

C'est par là encore qu'il constitue son *destin*, qui n'est pas constitué par le choix d'une possibilité mais par le choix de la possibilité qu'il *doit* faire pour être lui-même.

Le choix de cette possibilité fixe le choix de la suivante. Il est donc juste de dire que la « struttura » est un mouvement qui va *d'une possibilité à la possibilité de cette possibilité*, c'est à dire à la *possibilité transcendente* qui est comme la forme finale de notre être ¹⁾).

Le choix qui décide de moi-même, de ce que je *dois* être, qui fixe mon unité, décide en même temps de la sphère de rayonnement qui sera la mienne. Cette sphère de rayonnement sera la zone de ma rencontre comme homme avec d'autres hommes avec qui je « co-existe ».

Par là s'ouvrira pour moi un nombre infini de possibilités de rencontre dans tous les domaines qui unissent homme à homme.

Cette co-existence exprime la plénitude de la signification de l'existence.

Nous désirons nous comprendre nous-mêmes pour mieux comprendre les autres, afin de nous unir aux autres par l'amour, l'amitié, la solidarité nationale, l'humanisme, etc., etc.

Le besoin même de solitude est un besoin de retrouver, loin de la foule anonyme, la compréhension humaine vraie.

C'est dans la mesure où nous nous réalisons dans la « struttura », dans la mesure où nous sommes fidèles à nous mêmes que nous comprendrons les autres.

* * *

¹⁾ La notion qui se rapprocherait le plus de cette définition me semble être celle que donnent Aristote et les scolastiques du mouvement. « Actus entis in potentia in quantum in potentia ». Il y a là les deux choses exprimées par Ab-bagnano, l'acte accompli et la marche vers l'avant, mais dans un sens déterminé.

Ces notions générales une fois indiquées, la question qui se pose est celle-ci: *Comment réaliser tout cela concrètement, comment faire que cela ne soit pas une simple doctrine mais une vie?*

C'est là le but de l'existentialisme qui aujourd'hui se présente comme la voie royale de la philosophie.

L'existentialisme est une doctrine basée sur une tradition millénaire de recherches métaphysiques.

Il rend actuels, en les montrant dans leur vraie lumière, le philosophe du passé. Il donne à la tradition philosophique son sens authentique sans sacrifier quoi que ce soit des problèmes du présent.

Mais il est plus et mieux que cela, il est une attitude de l'homme en face des devoirs concrets qui l'attendent, au présent et à l'avenir.

En face de toutes les alternatives qui se présentent à lui, l'existentialisme lui demande de faire son choix. Ce choix lui permettra de mettre en valeur dans son existence concrète toutes les virtualités de la vie proprement humaine. La science et la religion, l'art et la politique, tout trouvera sa place dans l'existence effective à laquelle il fait appel.

De plus, de nos jours le destin particulier de l'homme est intimement lié à celui de la communauté. Réussissant ou faisant faillite, il ne sera jamais seul, son sort est en partie lié à celui de la société. Il vit et tombe avec la société.

* * *

Les formes qu'a prises l'existentialisme sont très diverses. Toutes sont portées par une inspiration commune: *l'existence est la recherche de l'être dans laquelle chaque homme est directement engagé.*

Tout d'abord l'existentialisme s'oppose à l'affirmation qu'on peut connaître l'homme en le prenant comme *objet de son investigation*. Cette sorte d'investigation présuppose le moi et le monde, l'existentialisme dans ses recherches inclut le problème de leur constitution.

Quand les problèmes proprement métaphysiques concernant l'homme sont projetés sur le plan de la connaissance et traités avec les méthodes de cette connaissance même, ils subissent une dégradation et leur solution devient impossible.

Nous trouvons la même affirmation dans Gabriel Marcel. Pour

éviter cette dégradation il introduit une distinction qu'il appelle lui-même « centrale » et présupposée à tous ses écrits philosophiques, celle du mystère et du problématique. Gabriel Marcel en parle longuement dans « Position et approches concrètes du mystère ontologique ». Le problème, dit-il, est quelque chose qu'on rencontre, qui barre la route. Il est tout entier devant moi. Au contraire, le mystère est quelque chose où je me trouve engagé, dont l'essence est par conséquent de n'être pas tout entier devant moi. La métaproblématique transcende l'opposition d'un sujet qui affirme l'être et l'être en tant qu'affirmé par ce sujet.

L'existentialisme exclut avec autant d'énergie la *considération subjectiviste* de l'être, c'est à dire l'immanence de l'être dans le sujet. Par cette immanence le sujet s'universalise et se dépersonnalise. Un sujet auquel tout l'être est immanent est une raison, une pensée universelle dans laquelle disparaît complètement l'individu concret. Le subjectivisme enlève tout sens au problème du destin de l'homme. Il n'y a plus d'indétermination fondamentale qui pose la question: *Qu'est-ce que l'être?* Cette question n'a de sens que pour l'homme concret, pour l'existence de l'homme individuel. Dans le cas de l'immanence totale de l'être au sujet l'individu perd toute existence.

L'existentialisme porte entièrement sur le concret, sur l'individualité existante, sur moi-même en tant que je me cherche et m'interroge.

L'existentialisme exige donc l'abandon d'une considération purement objective qui réduit la philosophie à la seule connaissance, il exige d'une façon non moins impérieuse l'abandon d'une considération purement subjectiviste qui détruit toute individualité.

Les deux termes de cette alternative rendent le problème de l'être impossible et avec lui celui du concret, de l'individualité, du destin, de l'existence de l'homme.

Mais faire abstraction de considérations objectiviste et subjectiviste, signifie réaliser l'existence authentique, non dans un rapport de celle-ci avec la connaissance, avec la pensée, mais dans un rapport purement avec elle-même.

L'existence est rapport à l'être. J'existe, le problème de l'être donc se pose à moi, je dois rechercher l'être, *j'existe* dans la mesure ou je tends vers l'être. *Existant*, je sors du rien pour me mou-

voir vers l'être. Mais si je rejoignais l'être, si j'étais l'être, je cesserais d'exister parce qu'exister c'est la recherche ou le problème de l'être.

* * *

A la détermination de l'attitude existentialiste s'ouvrent donc trois voies.

Dans la première, je considère comme fondement de « l'exister », le fait que, pour se rapporter à l'être, il se détache du *rien*. Dans ce cas le fait de se détacher du rien et en dernière analyse le rien lui-même déterminent la nature de l'existence.

Mais puisque l'existence ne se détache jamais du rien, en ce sens que jamais elle ne s'identifie avec l'être, elle sera définie par *l'impossibilité qu'elle ne soit pas le rien*.

Dans la deuxième voie, je considère comme trait caractéristique de l'existence son rapport avec l'être, le fait de transcender vers l'être.

Mais puisque le rapport avec l'être que l'existence peut instaurer ne pourra jamais atteindre l'être, et l'identification avec l'être, l'existence est définie par *l'impossibilité qu'elle soit l'être*.

Dans la troisième voie, je puis considérer comme trait caractéristique de l'existence son rapport avec l'être qui la constitue. Dans ce cas l'existence est définie par *la possibilité qu'elle soit le rapport avec l'être*.

Toute explication de l'existentialisme ou bien entre dans une de ces trois voies ou bien peut être ramenée à l'une d'elles.

Elles sont irréductibles les unes aux autres. La première correspond à la théorie de Heidegger, la deuxième à celle de Jasper, la troisième est celle d'Abbagnano. Or les deux premières sont impossibles, donc il n'y en a qu'une qui puisse se défendre et c'est la mienne — dit Abbagnano.

Auparavant déjà il avait affirmé que l'existentialisme français n'en était pas un. Les doctrines de ce groupe de brillants littérateurs, dit-il, qui se disent existentialistes, se résolvent en un spiritualisme édulcoré, qui n'a pas le mordant du véritable existentia-

lisme et qui manque surtout de capacité constructive et réalisatrice dans l'ordre de l'accomplissement des devoirs humains.

Cette exécution est un peu trop sommaire, et trop générale pour être admise d'emblée.

La supériorité de l'attitude qu'il défend consiste dans le fait que dans cette attitude seule le problème de l'être trouve son fondement comme problème. Les deux autres positions conduisent à l'annulation du problème: dans le premier cas il y aurait impossibilité de se séparer du rien, dans le second impossibilité de rejoindre l'être. Les deux solutions sont destructives d'elles-mêmes.

Ramenée à sa base, qui est la *possibilité* du rapport à l'être, l'existence trouve en soi-même sa signification positive. Elle ne se nie pas en se réalisant, elle s'affirme au contraire en ce qu'elle est, c'est à dire dans son essence qui est d'être un « rapport ».

Cette attitude existentialiste laisse ouvertes devant soi les voies que les autres positions bloquent en réduisant l'existence à des *impossibilités* fondamentales. L'existence ne doit regarder ni en deça de ce qu'elle est, ni au delà, mais uniquement en soi, elle doit se réaliser comme rapport à soi-même. La « substance » (*substantia*) de l'existence doit donc être placée dans son état problématique originel, grâce auquel elle se pose comme rapport à l'être.

Si ce rapport constitue, par son état problématique, ma substance, je dois rester fidèle à ma substance et la réaliser par ma décision.

* * *

Tenant compte de ces explications, voici comment se posent pour nous les problèmes de l'être et celui de l'indétermination de l'être.

Me posant comme problème la question « Qu'est-ce que l'être? », je définis déjà un état de l'être.

Il y a quelque chose — un être (*ente*) qui est dans un rapport d'instabilité avec l'être lui-même.

L'être (*ente*), qui pose le problème et est en tant qu'il est ce problème, est sans aucun doute en rapport avec l'être. Il est en tant qu'il pose et constitue soi-même, en posant et constituant le problème, et pour cela il est en rapport avec l'être.

Un être (*ente*) qui posséderait l'être comme essence nécessaire ne pourrait se poser le problème de l'être.

Le problème de l'être définit donc l'état d'un être (ente) dont l'être ne constitue pas une possession mais une possibilité. Comme état d'un être (ente) le problème n'a pas besoin d'être formulé abstraitement ou verbalement pour exister comme problème. Le problème constitue l'être (ente) dans ce sens qu'il détermine de l'intérieur toutes les manifestations et toutes les attitudes concrètes de l'être (ente).

Doute et certitude, attente et crainte, action et dispersion, sont des modes particuliers et concrets du problème de l'être, parce que tous sont déterminés par l'instabilité du rapport entre l'être (ente) et l'être (*essere*).

Le bonheur de retrouver quelque chose ou quelqu'un est d'autant plus grand que le risque de ne plus les retrouver était plus réel. L'amertume d'un échec, l'angoisse d'une impossibilité, la victoire et le désastre renferment également le sens profond du problème de l'être, de l'instabilité de sa possession, du risque qui y est attaché.

Le problème de l'être ne vit pas emprisonné dans un concept, dans des mots qui exposent une doctrine philosophique, mais dans l'être (ente), dans sa vie temporelle, dans sa limitation, dans son destin.

L'être (ente) qui se constitue et vit par le problème de l'être, est l'homme.

Il peut atteindre la sécurité et la paix dans la possession de l'être, mais il ne la rejoint qu'à force de lutttes et avec le risque de la perdre à chaque instant.

Il peut se révolter et fuir toute détermination, mais il ne peut éviter le problème de l'être, parce que la possibilité même de la rébellion et de l'acceptation font partie du problème qui constitue sa nature.

Accepter d'être quelque chose ou le refuser est possible seulement à un être pour qui le rapport à l'être est donné sous la forme d'une instabilité fondamentale.

L'état de l'être (ente) défini par le problème de l'être est « indétermination ». L'indétermination est l'état problématique du rapport entre l'être (ente) et l'être (*essere*). Par l'indétermination l'être (*essere*) est pour l'être (ente) une possibilité.

Mais cette possibilité ne s'immobilise pas, ne se fixe jamais dans une immanence nécessaire de l'être (*essere*) à l'être (ente).

L'indétermination est la nature propre de l'être (ente) en tant qu'il n'a pas de nature et en tant qu'il constitue le problème de sa nature.

Cette indétermination est l'état propre de l'être (ente) en tant que possibilité d'être. L'état d'indétermination suppose un mouvement qui va au delà de l'indétermination. Sortir de cette indétermination constitue l'« exister » (*ex-sistere*).

« Exister » est l'acte par lequel l'être (ente) connaît l'indétermination de sa nature et à cause de cela pose comme sa nature le problème de l'être.

« Exister » c'est passer au delà de l'indétermination et revenir à l'indétermination.

« Exister » est le mouvement concret dans lequel l'indétermination est placée comme point de départ et comme point d'arrivée.

Si l'indétermination est l'être (essere) comme possibilité, « exister » est le fondement et la condition d'une telle *possibilité*, la *possibilité transcendente*.

L'indétermination et la possibilité ne sont rien en dehors du fait d'« exister », car seul le fait d'« exister » est l'acte concret, la condition nécessaire de leur existence.

L'existence définit l'homme dans l'indétermination de sa nature. Elle le définit non en tant qu'elle élimine l'indétermination, mais en tant qu'elle la pose, la reconnaît et la réalise. L'existence *fonde* l'état problématique parce qu'elle le réduit à sa condition transcendente. Existant, l'homme reconnaît que l'état problématique est l'état propre, constitutif et originel de sa nature et que, par suite, il ne lui est pas permis de l'ignorer ou de le nier dans ses attitudes concrètes, mais qu'il est tenu de le réaliser. L'existence est dans ce sens *l'intelligence* concrète que l'être (ente) a de sa nature originelle.

Revenant à son état problématique constitutif et le reconnaissant comme originel, l'être (ente) comprend vraiment sa nature. Mais il la comprend non dans un acte de considération objective, la *connaissant*, ni dans un acte de considération subjective, la *pensant*, mais dans un acte de réalisation effective, par une décision. Il ne s'agit donc nullement d'une considération théorique, mais d'un acte existentiel, c'est à dire d'une décision; c'est le choix que fait l'être (ente) d'être soi-même et de s'employer à se réaliser dans le sens même de son état problématique originel.

Poser le problème de l'être, reconnaître en le posant ma nature originelle et prendre une décision, ne forment qu'un seul acte, acte par lequel je me constitue et suis vraiment moi-même. C'est l'indétermination qui est ma nature originelle, mon véritable être, l'« in se », la « substance » (*sostanza*) de moi-même. C'est donc en elle et par elle que je dois me réaliser.

La substance est le « *devoir être* » qui appelle et exige la décision en tant qu'elle me ramène à mon véritable être. Elle est le fondement et le guide de mon choix, la raison suffisante de ma décision — cependant elle ne détermine pas la nature de mon choix.

L'« in se » de la substance est l'état problématique dans toute sa pureté originelle d'indétermination absolue, transcendente, condition de toute indétermination ultérieure. Elle implique l'absence de tout choix déjà fait, de toute décision prise. Je ne puis et ne dois me décider qu'en conformité de ce que je suis originairement. Mais que suis-je réellement? La réponse à cette question ne sera donnée que par mon choix. L'acte par lequel je me décide sera l'acte par lequel je reconnaitrai moi-même ma substance.

La substance est l'« in se », le devoir être universel, l'éternel précisément dans l'acte par lequel je me décide de moi dans mon intimité, dans mon individualité, dans mon destin temporel. Je ne puis me joindre à elle et la reconnaître sinon en me limitant et en me reconnaissant. L'acte par lequel je me limite, je me pose dans mon état d'être fini, et me renferme dans mon œuvre à accomplir, renonçant à me disperser, est l'acte par lequel la substance se place en face de moi, dans son « in se » transcendant, dans son être universel et éternel. Je me limite et m'exalte en même temps dans mon individualité en vertu de ma décision qui constitue un engagement total.

Au moment où je prends une décision au sujet de l'attitude qui sera la mienne propre, ou au sujet de l'œuvre pour laquelle je suis né, l'indétermination se présente à moi non plus dans la dispersion des attitudes possibles, mais comme risque, ou comme une responsabilité en face de ce risque.

La responsabilité en face de soi-même est le premier symptôme de l'engagement total, la première révélation faite à l'homme de la substance de son être. Le choix de la voie une fois fait, il devra parcourir celle-ci jusqu'au bout, renouvelant sans cesse sa décision

et son choix, avec retour continuuel sur soi-même et sur les raisons de son propre être, guidé sans cesse par la substance. Je pense, j'agis, je doute, je crains, je souffre, je me réjouis de mille manières, mais j'« existe vraiment » si toute la somme des indéterminations existentielles convergent pour moi vers l'unité de l'œuvre à accomplir, par laquelle je me réalise moi-même.

C'est dans cette limitation que je retrouve ce que je suis réellement, ce que je dois être, ma substance. Plus cette limitation est rigoureuse plus je m'enrichis, dans le sens de la profondeur intérieure dans laquelle m'apparaît ma substance d'homme. C'est là mon individualité dans la résonance de sa signification universelle.

Plus je me limite, plus je me transcende. Plus je suis moi-même, plus la substance de mon être s'affirme devant moi.

Le relief que j'acquiers devant moi-même, je le dois à ma substance. Elle empêche la dissipation, le travail superficiel, la dispersion. La substance détermine le mouvement de retour de nous-mêmes à nous-mêmes. Elle nous retient dans la fidélité à nous-mêmes, à notre nature originelle, et étend à l'infini la signification de nos actes.

Ce retour à nous-mêmes, la réalisation de nous-mêmes, nous pose nécessairement dans le monde, c'est-à-dire détermine notre position dans le monde. La position de l'être (ente) dans le monde se définit et se détermine par la définition et la limitation de l'individualité de l'être (ente). A mesure que je vois clair en moi-même et que j'avance en réalisant ce que je suis appelé à réaliser, ma position dans le monde, et la position du monde en face de moi, se définit dans la pleine vérité. Le monde s'ouvrira à moi dans toute sa réalité dans la mesure où je m'affirme comme moi-même et me réalise dans ma substance. Ma décision ne porte donc pas seulement sur moi-même, mais en même temps sur le monde dont je fais partie.

Mais pourquoi suis-je ce que je suis et non un autre? Je suis celui que je suis parce que tel je *dois être*. Ma vocation me pose au dessus de la variabilité des circonstances, en face d'une œuvre qui ne peut pas être modifiée par elles. Ma substance m'urge du dedans avec une force tellement irrésistible qu'il m'est impossible de choisir une direction effective différente dans mon existence. J'ai choisi d'être ce que je suis substantiellement. J'ai décidé de

mon destin. L'homme qui s'est décidé sur la base de sa substance, et qui par cela fait partie du monde, a un destin qui ne peut être que le sien, qui l'individualise infailliblement parmi le nombre infini d'hommes du passé, du présent et de l'avenir, qui peut devenir son tourment, son désespoir, mais auquel il ne renoncera jamais. C'est par mon choix que mon destin se fixe. Si je suis un homme quelconque sans choix, un sort quelconque peut être le mien. Le destin met l'homme dans l'obligation d'être fidèle à une œuvre à accomplir et en dernière analyse à être fidèle à soi-même, à sa substance. Mais il le pose dans un monde qui est réalité effective, donc en même temps dans une communauté véritable d'êtres (ente). Que sont les autres pour moi? L'existence me met continuellement en face des autres, je ne puis *exister* dans un monde quelconque si je ne *co-existe* pas. Toute œuvre que j'entreprends, toute fonction que j'occupe, me met nécessairement en contact avec ceux qui sont unis à moi de près ou de loin. L'existence est le mouvement qui me porte continuellement au delà de moi-même non seulement *dans le monde*, mais aussi au milieu des autres. Mon existence en tant que mienne est existence avec les autres. Si je m'attribue la dignité d'homme, qui a un destin, je dois reconnaître dans les autres cette même dignité, cette même valeur.

Pour répondre à cette question « Que sont les autres? », je dois répondre d'abord à celle-ci « Que suis-je moi-même? » Je dois décider pour être ce que je suis, et cette décision implique la valeur que les autres ont pour moi. Si je ne suis pas moi-même, les autres ne vivront pas avec moi dans une solidarité effective qui doit nous lier tous dans l'œuvre historique commune à accomplir par les hommes; je dois réaliser cette œuvre en moi-même, ramenant ma nature à l'unité, en la ramenant à ma substance. L'isolement existentiel est réellement de la dispersion, une existence improprement dite. Mais autre chose est la *solitude* dans laquelle l'homme se recueille pour mieux comprendre la voix des autres hommes, pour mieux accomplir l'œuvre qui est la sienne.

L'homme a un destin, avons-nous dit, et le destin est un engagement pour l'avenir, une anticipation de ce qui sera.

Celui qui possède un destin sait que l'avenir ressemblera au passé, qu'il continuera le passé.

Et ce « savoir » n'est pas une pensée ou une constatation objec-

tive, mais une décision qui comporte un engagement, un risque et une responsabilité en face de ce risque.

Pour moi qui l'ai reconnu et décidé, le destin signifie que si *tout* change rien ne changera parce que je resterai fidèle à moi-même et à la substance de mon être.

Le destin donne une signification éternelle à la dispersion et à la fugacité du temps. L'homme posé dans l'existence doit faire son choix entre le temps et l'éternité. Le temps est la nature même de l'indétermination de son acte. L'indétermination est, comme nous l'avons vu, l'instabilité fondamentale de l'être (ente), l'état problématique dans son rapport à l'être. Par l'instabilité l'être (ente) peut perdre et égarer une à une toutes les possibilités d'être et il est ainsi « défini » par la mort et par le temps. Le temps est la possibilité de chacune des possibilités de l'être (ente) de s'égarer, la mort est la possibilité que toutes ses possibilités s'annulent et que lui-même soit annulé. La mort et le temps déterminent donc essentiellement la nature de l'être en tant qu'il est indétermination et problème.

Si l'homme ne peut se soustraire aux lois du temps, il doit par ailleurs prendre sa décision et faire son choix sur une base qui transcende le temps et qui comporte quelque chose d'éternel.

Je dois affronter le temps et la mort, ils représentent le risque dans ma réussite en tant qu'homme, dans la réalisation de moi-même. En acceptant le risque, je réalise ma substance. Je dois être ce que j'ai été, je dois être à l'avenir ce que réellement j'ai toujours été. La *réduction* de l'avenir au passé est la constitution du passé dans l'avenir.

Cette réduction et cette constitution forment un acte simultané qui est ce qu'Abbagnano appelle la « *storicità* » de mon existence. La « *storicità* » est l'acte de la décision propre et authentique, c'est le présent qui me définit et me limite dans mon choix actuel et me force à être moi-même.

La « *storicità* » réalise la substance de l'existence. Je dois rester fidèle à moi-même, à ma substance, mais jusqu'à ce que j'aie décidé une telle fidélité, je ne possède pas moi-même une vraie substance de mon être. Le retour impliqué dans ma décision est en même temps l'acte de la reconnaissance et de la constitution de ma substance originelle.

Le mouvement qui porte l'existence de la dispersion, de la

« *temporalità* » à l'unité, de la menace au risque, de la méconnaissance de soi à l'intelligence de soi, peut être présenté dans sa totalité comme *interprétation existentielle de la substance*.

L'interprétation ne fixe cependant pas la substance dans une immobilité qui exclue l'état problématique, qui élimine l'indétermination. Elle consolide et confirme la substance dans son état problématique essentiel. Elle établit fortement la substance comme norme qui ne cesse d'exiger de moi le renouvellement continu de la décision qui l'a interprétée dans sa pleine vérité.

Abbagnano a étudié l'art à la lumière de sa doctrine existentialiste. Malheureusement le cadre de cet article ne nous permet pas d'en exposer ici les traits caractéristiques.

* * *

Dans une conférence sur l'existentialisme de Gabriel Marcel nous disions que pour le saisir à fond il faudrait peut-être le lire en mystique et en poète. Pour bien comprendre Abbagnano il faut le lire en philosophe et en ascète.

Enzio Paci dans sa brochure « *L'esistenzialismo* » dit que la philosophie existentielle d'Abbagnano est l'expression la plus pure de la philosophie existentialiste.

La philosophie existentialiste de Gabriel Marcel me semble surtout montrer le point d'appui où poser le pied avant de s'élancer, tandis que celle d'Abbagnano est surtout dynamisme, mouvement, élan.

Comme nous l'avons dit plus haut, ce qui forme la moëlle de la doctrine existentialiste de Gabriel Marcel est l'affirmation de la distinction entre le mystérieux et le problématique, longuement exposée par lui dans « *Position et approches concrètes du mystère ontologique* ». C'est là qu'il affirme avec force le primat de l'être par rapport à la connaissance.

Nous avons le cœur de la doctrine d'Abbagnano si nous avons saisi le sens de trois mots qui sont: « *la struttura* », « *esistere* » (ex-sistere), « *la sostanza* ».

L'existentialisme d'Abbagnano est révolutionnaire, mais dans le sens d'une révolution constructive.

Si les circonstances du milieu dans lequel il a été conçu apparaissent derrière les coulisses, cette doctrine n'est pourtant pas une doctrine de parti. Elle peut intéresser tout philosophe, disons

tout homme, quelles que soient ses opinions politiques. Le but que se propose Abbagnano n'est pas de défendre un parti. Il veut que les hommes prennent conscience de la communauté de destin, qu'ils se rencontrent dans une solidarité qui n'exige aucun conformisme, mais qui les invite à affronter sans faiblesse la lutte, la responsabilité et le risque qu'engendre leur mission.

Et de fait, nous devons avouer que la ligne philosophique de son existentialisme est très pure, faite d'unité et de force. Il est clair que cette appréciation de l'existentialisme d'Abbagnano n'est motivée que par sa supériorité sur d'autres systèmes existentialistes; s'il s'agissait de le juger en lui même, de sérieuses réserves seraient nécessaires.